

- TERRAIN DE JEU DE L'ÉROS -
EROS JOURNAL, de David Pressault
Retour critique par EVELYNE LONDEI-SHORTALL

Reporters Audacieux 2017-18

26 octobre 2017 - à Montréal

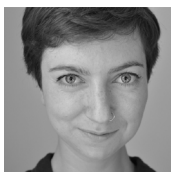
Noir dans la salle. Sur le mur du fond, une ligne verticale courbée, beige sur fond noir, apparaît. L'interprète Kimberley de Jong entre sur scène par le public. Dans un habit moultant beige, éclairée par un seul jet de lumière, elle oscille dans l'obscurité sur fond de musique électro. Ligne courbe sur fond noir.

Rupture. Un catwalk lumineux trace la trajectoire des prochains numéros. Dans une cadence rapide, des fantômes par dizaines défilent un par un : la diva, la danseuse burlesque, le gogo boy, l'homme chat en spandex scintillant. Seul un gentleman en complet arborant un chapeau de mafioso réapparaît constamment sur scène. Sa démarche sobre contraste avec celle des autres personnages éclatés et éphémères.

Rythme ralenti. Une femme amoureuse des livres jusqu'au fétiche, dans un jeu incarné d'Angie Cheng, déambule à petits pas. Une autre en salopette simple dévore avec jouissance le fruit défendu – comment ne pas évoquer Ève dans une œuvre à fortes résonances mythologiques? Retour du gentleman à la démarche sobre, qui déroge (enfin!) de sa trajectoire habituelle. Dans ce solo sur fond d'un immense bouquet de fleurs, la présence scénique de Daniel Soulières capte l'attention.

Tout au long de la représentation, des images d'Eros se succèdent, certaines aussi clichés qu'un foulard boa, d'autres plus imprévisibles, tel un fou du roi fouettant le sol avec une corde. Les jeux sexuels et sexués qu'on nous donne à voir, dans lesquels les talons aiguilles sont unisexes, bousculent l'hétéronormativité. Les chorégraphies présentent le désir qui prend possession des corps et des corps qui se caressent doucement. À travers tous ces tableaux, les costumes brillamment travaillés par Camille Thibault-Bédard surprennent de leur diversité.

Eros Journal explore les frontières du désir tantôt en les transgressant, tantôt les épousant. Au niveau formel, les limites entre la performance, le théâtre et la danse sont brouillées. Des accès de théâtralité émergent des chorégraphies en solo et en duo, dont un texte dialogique rapporté avec justesse par Karina Iraola. La fin du spectacle, où les danseur.euse.s dépouillés de tout artifice tentent une rencontre avec le public, gagnerait à être resserrée. Or, ce contact singulier entre la scène et la salle termine la représentation.



À PROPOS D'EVELYNE LONDEI-SHORTALL

Les arts de la scène fascinent Evelyne Londei-Shortall depuis l'enfance, ce qui la pousse à s'impliquer comme comédienne pendant quelques années dans des troupes de théâtre parascolaires. Après des études postsecondaires en littérature et en linguistique, Evelyne entre à l'École supérieure de théâtre de l'UQÀM en 2015, souhaitant approfondir ses connaissances sur le spectacle vivant. Elle se penche alors sur le travail d'artistes de la performance, intriguée par la manière dont ils-elles poussent les limites de leurs corps. Durant sa formation en études féministes, entamée en 2016, elle s'intéresse à la sexualité et aux rapports de pouvoir présents dans les relations interpersonnelles. Sa manière d'aborder le théâtre est maintenant indissociable de ce regard féministe.